

VERDI, ONCLE D'AMERIQUE.

La terre classique de la comédie, la patrie de "Pulcinella", d'"Arlequino" et de "Pantaleone", nous donne coup sur coup deux nouvelles sensationnelles, le drame et la comédie. Tous les regards sont fixés sur l'Italie.

Le drame, c'est—on l'a lu déjà—l'assassinat du comte Bonmartini, à Bologne, par son beau-frère, l'avocat Murri, et des complices qu'on croit être la comtesse Bonmartini elle-même et le docteur Naldi.

Et c'est le père du meurtrier, le professeur Murri, qui est allé dénoncer son fils à la police!

Quant à la comédie, qui nous vient aussi d'Italie, et un peu de la Grèce, elle est assurément des plus curieuses, car elle transfigure Pillastro maître Verdi en oncle d'Amérique pour les parents lointains et lointains.

Le testament de Verdi, dans son onzième alinéa, institue comme légataires d'une partie de sa fortune mobilière et immobilière les descendants des frères et sœurs de son père et de sa mère, sans toutefois les désigner. Un seul était connu, M. Louis Verdi, qui habite l'Italie.

Cette portion de l'héritage du maître Verdi est évaluée à six millions, et c'est de quoi tenter les héritiers.

Déjà à l'époque de la mort du célèbre compositeur, le bruit avait couru qu'il avait des parents en Grèce, et des journaux grecs, un peu pressés en besogne, prétendaient revendiquer pour leur pays l'origine de la famille Verdi.

Quelle était la patrie d'Homère? Fallait-il se demander aussi quelle était la patrie de Verdi? En Italie, on sourit de ces prétentions, sans y attacher la moindre importance.

Pourtant il était vrai, paraît-il, que Verdi avait des parents en Orient.

Peu de jours après sa mort, un paysan de l'Attique, ce n'était pas un Bœtione, marchand de compagnie avec un boucher, se dirigeant vers son village dont le nom est d'une euphonie toute particulière: il s'appelle Coucouvaonnès.

—Je suis désespéré, disait le paysan: mon oncle vient de mourir en Italie: il laisse une grande fortune, et je suis trop pauvre pour entreprendre le voyage.

—Mais c'est le maître Verdi! "Evolé!" Comme on le voit, les paysans grecs lisent les journaux, et les bouchers de ce pays n'ignorent pas la gloire d'un grand compositeur.

Nous ignorons l'exclamation du boucher en langage attique. Nous doutons qu'il ait dit comme le chœur de "la Belle Héloïse": Oïa, Kephala, oh là là! Toujours est-il que voyant le paysan convaincu de sa parenté, il lui conseilla de s'adresser pour une consultation à un sien parent nommé Yatraco, qui était mécanicien dans une entreprise de travaux hydrauliques, au village prochain.

Mécanicien! Yatraco, comme on va le voir, machina fort bien l'affaire de l'héritage.

Le paysan s'appela Demetrius Verdi. Demetrius n'avait rien d'italien, mais Verdi était une indication.

—Avez-vous des preuves, dit Yatraco?

—Mon père avait deux lettres à lui écrites par mon oncle, le

compositeur, mais nous les avons perdues.

—C'est tout?

—Oui. Dans ces conditions, le prudent mécanicien exigea un traité en règle lui allouant la moitié de l'héritage à recueillir, et comme cet héritage était fort hypothétique, il réclama les fonds du voyage.

Une collecte réunissait huit cents francs, et Yatraco se mit en route pour l'Italie. Il trouva M. Louis Verdi, cousin du maître, et apprit de lui et de diverses personnes que le père de Verdi, Charles Verdi, avait huit frères, dont l'un, Athanase Verdi, avait émigré en Orient, à l'y a un siècle... On ne savait pas ce qu'il était devenu. Tous les autres frères étaient morts; M. Louis Verdi était le seul héritier sur vivant, fils de Marco Verdi.

On croyait qu'Athanase Verdi était parti pour Smyrne.

Muni de ces renseignements et d'une copie du testament, Yatraco retourna en Grèce et avec de nouveaux subsides, — les huit cents francs devaient être épuisés; — il s'embarqua pour Smyrne.

C'était vrai! Yatraco retrouva les traces d'Athanase Verdi au village de Ak-Kemi. Il y avait épousé une Grecque, dont il avait eu un fils et deux filles. Le fils, Constantin Verdi, était parti pour la Grèce, où il s'était marié au village de Concouvaonnès: c'était le père défunt de Demetrius Verdi.

Quant aux filles d'Athanase Verdi, mariées l'une à un Grec, l'autre à un Italien, elles ont laissé chacune trois enfants qui habitent encore Ak-Kemi.

Et voilà sept héritiers au lieu d'un!

Mais Yatraco est devenu le mandataire de tous les héritiers, et c'est encore lui qui aura la plus belle part de l'héritage. Il y aura, en effet, trois millions pour cette branche de la famille et la moitié de cette somme pour Yatraco, le plus malin des mécaniciens, si les papiers sont en règle.

—Oïa, Kephala!

C'est l'éternelle histoire de l'histoire et des plaideurs.

Débours de Milliardaires.

Encore quelques progrès et quelques rapports avec l'assiette au beurre, et ces hommes de l'égalité fraternelle connaîtront les débours des milliardaires.

Voici ce que dépensent quelques-uns d'entre eux ci, d'après la Revue "Answers".

M. Carnegie dépense ses revenus en œuvres de bienfaisance. L'année dernière, par exemple, il a distribué 25 millions en Amérique pour la fondation de bibliothèques, 25 millions pour les œuvres ouvrières et 25 millions en faveur de ses compatriotes d'Europe.

M. Spiller, de Londres, entretenait huit hôpitaux ou salles pour les enfants, ce qui lui revient à près de trois millions par an.

Les yachts, font en général, des trous considérables dans la fortune des gens riches; les 18 milliardaires qui possèdent des yachts sacrifient à ce plaisir environ 80,000,000 par an et immobilisent ainsi un capital d'à peu près 180 millions, 15 autres entretiennent des écuries de course revenant chacune à 2 millions par an.

M. Pierpont Morgan achète tous les ans pour 1 million 1/2 de tableaux. Les 200 tableaux

de sa galerie sont estimés à 50 millions.

M. Gould et Duffus Grant collectionnent les estampes, M. Fairbank les timbres et M. Miles Forrest ajoute chaque année pour 200,000 francs d'animaux rares à sa ménagerie.

CE QUE GAGNENT LES COMEDIENS.

Une "Revue" à Paris a fait une étude sur les gains moyens des comédiens.

On savait que Mme Sarah Bernhardt avait touché des cachets quotidiens de 1,500 francs, Mme Réjane de 500, Mme Granier de 600. De ces étoiles, il y en a à Paris une trentaine. Viennent ensuite environ 70 acteurs, qui reçoivent de 1,500 à 4,000 francs par mois. Tels sont les sociétaires des Français. Dans les mauvaises années, un sociétaire à part entière touche 18,000 francs, et dans les bonnes 25,000. C'est plus qu'un préfet de 1re classe. C'est le double du traitement d'un général de division. C'est 13,000 francs de plus qu'un évêque. Les comédiens sont les premiers fonctionnaires de l'Etat.

Il n'y a pas chez eux de classe moyenne. Quand on ne gagne pas plus de 1,000 fr. par mois, on en gagne moins de 400. Les pensionnaires, à la Comédie-Française, touchent ordinairement 200 à 270 fr. par mois. Ce sont, d'ailleurs, les appointements des emplois moyens dans les théâtres de Paris. Avec cela, il faut vivre élégamment. On voit alors de singulières existences. L'auteur éprouve une lingerie ou une marchande de bibelots. Il fait, après de ses camarades de théâtre, l'article pour son magasin, et il distribue, dans son magasin, des billets pour son théâtre. Dans les petits théâtres plus d'une actrice applaudit le soir à lavé le matin sa vaisselle. Dans les grands, les plus jolies servent au coiffeur de mannequin en ville. D'autres, qui courent le cachet, apprennent aux petits enfants les fables de La Fontaine récitées par un Anglais, avec le ton de M. Coquelin cadet. Les fanboures du Temple, Saint-Denis, Saint-Martin, sont peuplés de ces mixtures à oripeaux et de "mentons bleus", solennels et élégants qui gagnent de 6 à 9 fr. par jour.

Les chanteurs de café concert, qui sont libres de leur journée, ont souvent un métier. Ils sont horlogers, placeurs d'alcools, professeurs de piano, etc. Et les chanteuses, qui gagnent 4 ou 5 fr. par jour, portent de grands gants pour ne point vous montrer leurs mains abîmées par l'aiguille et par le pean de lessive. Imaginez maintenant la misère du cabotin sans engagement, errant au café de Suède, en quête d'un directeur. Calculez qu'il y a en France 30,000 hommes ou femmes qui se disputent l'honneur de figurer sur les planches.

La pétition qu'on lira ci-dessous a été déposée dans nos bureaux et y demeurera quelques jours. Les personnes qui en approuvent l'objet—dames et messieurs—sont invitées à venir y apposer leurs signatures.

M. l'Honorable James K. Taylor, Architecte surintendant, Washington, D. C.

Une Pétition.

Beaucoup de monde, hier soir, au Grand Opera House. Le "Senator" est une des pièces les plus populaires du répertoire actuel et elle est très remarquablement interprétée par Ralph Stewart et son excellente compagnie.

Vendredi, grande matinée comme à l'ordinaire.

L'ESPRIT DES AUTRES. Sur le boulevard. —Le Shah à l'air content!... —A quoi voyez-vous cela? —Mais c'est bien simple; quand il est content, le Shah... sourit!

Le public, dames aussi bien que messieurs, semble avoir pris beaucoup son parti des ennuis de la grève, et l'on va au théâtre, en dépit de l'absence des cars de nos.

Les acteurs et actrices sentent qu'ils répondent à un besoin impérieux de la population, et ils redoublent de verve et de zèle. Jamais ils n'ont été si chaleureusement applaudis, spécialement la famille Albo dans ses exercices acrobatiques, et Miss Decker, dans la scène de la prison de "Faust", le chef d'œuvre de Gounod.

Le Crescent est toujours le rendez-vous favori des amis de la gaieté, surtout depuis que s'y sont installés Murray et Mack.

Rien d'amusant comme la série d'aventures qui arrivent à ces jeunes compères dans "A Night on Broadway". La soirée n'est qu'un long éclat de rire. Aussi la salle n'a-t-elle pas désemplie, puis dimanche.

Malgré la grève et les désagréments qu'elle a causés depuis le commencement de la semaine, le 6e mouvement mélodrame "Darkest Russia" attire toujours la foule au Théâtre Audubon.

Rarement il s'est produit sur la scène un mélodrame aussi émouvant. Admirez les rappels les plus chaleureux ont-ils lieu à chaque acte.

"Darkest Russia" sera donné en matinée jusqu'à dimanche.

Hier, au Tolano, grande matinée: "Captain Jack of the Horse Marines" avec Miss Elizabeth Kennedy dans le principal rôle, celui de Mme Trenton, qui a déjà fait la fortune de plusieurs artistes devenus célèbres, grâce à ce rôle tout à fait exceptionnel. Miss Kennedy y fait ravissant. Même pièce toute la semaine.

Beaucoup de monde, hier soir, au Grand Opera House. Le "Senator" est une des pièces les plus populaires du répertoire actuel et elle est très remarquablement interprétée par Ralph Stewart et son excellente compagnie.

Vendredi, grande matinée comme à l'ordinaire.

L'ESPRIT DES AUTRES. Sur le boulevard. —Le Shah à l'air content!... —A quoi voyez-vous cela? —Mais c'est bien simple; quand il est content, le Shah... sourit!

VIN MARIANI Tonique Fameux Dans le Monde Entier Sa grand supériorité est tout de suite constatée par une épreuve personnelle. Tous les Pharmaciens. Réclamer les Bouteilles.

Primo Musicale Gratuite.

BON DE FAVEUR.

Nous sommes heureux d'annoncer à nos Abonnés et Lecteurs, que des extraits de leur série agréable, nous avons obtenu de la "Revue musicale" la direction artistique est confiée à M. DROUIN, inspecteur du chant de la ville de Paris; ce BON DE FAVEUR leur donnant droit à UN ABONNEMENT GRATUIT DE TROIS MOIS (à partir du 1er Octobre) à cette importante revue, dont chaque numéro contient:

Celui de la 1re Série (paraissant le 1er de chaque mois): HUIT PAGES de musique pour piano seul et musique vocale et QUATRE PAGES de texte.

Celui de la 2e Série (paraissant le 15 de chaque mois): HUIT PAGES de musique pour piano seul et musique vocale et QUATRE PAGES de texte.

Pour profiter de ce BON DE FAVEUR, représentant environ QUINZE FRANCS de musique prix nets, il suffira d'envoyer son nom et son adresse à M. l'Administrateur-gérant de PARIS-PIANO, 64 rue d'Hauteville, Paris, et de joindre à la lettre de demande, 10 timbres poste à 0 fr. 15 centimes, ou 3 sous, pour frais divers de manipulation et de port.

L'ABEILLE

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE

EDITION QUOTIDIENNE

Par les Etats-Unis, port compris: \$12.00 Un an; \$6.00 6 mois; \$3.00 3 mois

Pour la Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris: \$15.00 Un an; \$7.50 6 mois; \$3.75 3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Par les Etats-Unis, port compris: \$3.00 Un an; \$1.50 6 mois; \$1.00 3 mois

Pour la Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris: \$4.00 Un an; \$2.00 6 mois; \$1.25 3 mois

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition est comprise dans notre édition hebdomadaire, nos abonnés y ont donc droit. Les personnes qui veulent y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs commandes par MANDATS-POSTAUX ou par TES SUR EXPRESS.



REV. WASHINGTON GLADDEN, D. D.

Aucun membre du clergé américain ne jouit d'une plus haute estime parmi ses confrères et le public en général que le docteur Gladden, pasteur de la "Première Eglise Congrégationnelle" de Columbus, Ohio. Le révérend Gladden a étudié la question des relations entre le capital et le travail, et il y a quelques semaines il attirait l'attention par sa dénonciation du trust de l'acier et de ses méthodes. Ses critiques méchantes du trust ont excité l'intérêt public, et on compte qu'il traitera prochainement d'autres phases du problème des trusts.

M. Gladden a reçu des offres nombreuses d'autres villes, mais il refuse de quitter Columbus.

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 1 octobre.—Indications pour la Louisiane.—Temps: partiellement couvert jeudi, vers la nuit on vendredi; vents frais du nord à nord-est.

La Crise des Chemins de Fer.

La situation de la grève, telle qu'elle se présente à l'heure qu'il est, aux yeux, nous ne dirons pas des non-intéressés—tout le monde, parmi nous, a—présentement un intérêt grave dans la lutte engagée entre la Compagnie des chemins de fer urbains et les employés—est réellement bien étrange. Dès le premier jour, alors qu'il n'y avait encore que des menaces d'interruption des travaux, les employés déclaraient que le contrat passé entre eux et leurs patrons avait été violé par ces derniers, par suite d'un arrangement qui fusionnait toutes les compagnies en une seule et bouleversait toutes les conditions dudit contrat. La masse de la population s'imaginait que les employés réclamaient tout simplement le retour à l'ancien état de choses qui était connu et jouissait de l'approbation de tous, y compris les employés qui l'avaient signé.

L'affaire ne paraissait pas bien grave. Il suffisait, même aux yeux des employés, d'en revenir à l'ancienne situation pour que la paix pût se rétablir et que les travaux pussent recommencer. Il n'en était rien. Ce n'était pas le retour aux anciennes conditions que demandaient les employés, mais des conditions nouvelles qu'ils voulaient imposer. S'il y a eu violation de contrat, disent les patrons, qu'on en exige l'exécution stricte et immédiate, nous y consentons volontiers. Mais si l'on ne peut prouver que cette violation a eu lieu, revenons à l'ancien état de choses et reprenons nos anciennes positions respectives et nos travaux.

C'est là précisément ce que ne veulent pas les employés; ils ne reconnaissent plus la validité de leur contrat et en exigent un nouveau.

Telle est la situation, tout à fait étrange devant laquelle nous nous trouvons. La violation du contrat n'est pas prouvée jusqu'ici et c'est en vertu de cette violation que l'on veut tout changer.

Il est très possible que les employés aient raison au fond; mais rien ne le prouve jusqu'ici, puisque l'enquête n'est pas faite, ou du moins terminée. Il est encore possible que les ouvriers aient commis une maladresse en signant le contrat, mais il existe, il est leur œuvre et il leur faut en admettre les conditions tant qu'on ne leur a même de leur signature il restera valide.

Animaux Mélomanes.

En présence de plusieurs naturalistes allemands nous raconte le "Patriote illustré", un violoniste berlinois très connu, M. Baker, s'est livré ces jours-ci à de curieuses expériences au Jardin zoologique de Berlin. Il s'agissait, en exécutant plusieurs morceaux de violon devant les cages de certains animaux, de reconnaître leurs... propensions musicales.

Dès les premiers coups d'archet, le puma se mit à rugir et à bondir derrière ses barreaux, M. Baker, exprima un indéfinissable sentiment de terreur, puis de fureur. Les lions manifestèrent une vive inquiétude; les hyènes une épouvante qui sembla comique. Les léopards restèrent absolument indifférents.

Par contre, les lionceaux commencèrent à se dodeliner joyeusement sur leurs pattes, dès que le violoniste entama un air gai. Les singes s'approchèrent curieusement des barreaux et prêtèrent une oreille attentive. Et les loups—qui le croiraient!—se mirent à aboyer joyeusement, sans ménager à l'artiste leurs marques d'approbation.

D'où il résultait que le divin Orphée aurait fait un soir complet au pays des pumas, les ennemis par excellence de la symphonie.

Feuilleton

—DE—

L'Abelle de la N. O.

No 45 Commencé le 10 août 1902

LE ROI DES MILLIARDS

PAR HENRY GREVILLE.

—L—

—L—

—L—

—L—

—L—

—L—

—L—

me de vous communiquer l'acte de décès; on le lui demanda si vous le désirez. L'enfant est mort par suite du voyage que sa mère a été contrainte d'effectuer dans de conditions qui mettaient en danger les deux vies auxquelles vous portez intérêt. Heureuse d'y avoir échappé, elle ne désire pas s'exposer à de nouvelles violences, voilà tout ce que je puis vous dire.

La cloche sonna trois coups: une effroyable boucanade—emporta dans son remous d'Albremont, furieux et gesticulant.

Appuyé au bastingage, Harry tréca amusé, regardait la foule grouillante, bryantée, affairée; quelques colts oubliés, lancés à bout de bras, tombèrent sur le pont. Des chaînes, des cordes, des crampons, des anneaux furent lancés, reçus et accrochés de toutes parts; le navire évolua lentement et un petit remorqueur qui, auprès de la masse immense, avait l'air d'un oiseau mouche, vint tirer sur l'arrière, pendant qu'un autre s'attachait à l'avant, afin de permettre le passage étroit et difficile entre les jetées.

Toujours séparé de cette manœuvre qui permit un dernier adieu, presque une dernière étreinte, la foule s'était portée sur le quai, en échangeant des cris, des tendresses, des recommandations. Harry distinguait le pardessus mastic qui sans cérémonie jouait des cordes dans les côtes des dames, pour se

frayer passage au premier rang. Il y parvint.

—Je ne serais pas venu à bout, moi! pensa Harry. Je ne puis que l'admirer; mais cette dame en maux ne m'aurait pas appelé malotru! Ça, c'est ma supériorité. D'ailleurs, je n'ai pas la prétention de réunir dans tout ce que j'entreprends!

—Monsieur, cria d'Albremont, vous savez que dans ces conditions là votre cousine n'est pas mariée!

—Précisément, monsieur, et je ne saurais assez l'en féliciter!

Un coup de sirène interrompit cette conversation qui, d'ailleurs, n'aurait pu se prolonger très longtemps à ce diapason.

Harry quitta le bord, traversa le pont jeta un dernier adieu à la Côte de Grâce, où Antoinette lui avait doué le baiser des fiançailles, et le beau navire s'enfonça dans les vagues vertes et bouillonnantes de la Manche, mit, suivant l'expression consacrée, "le nez dans la plume".

Lorsque les deux premiers jours eurent suffisamment recueilli les passagers pour les accueillir à leur domicile temporaire, on fit un peu connaissance; échange d'observations sur le vent, la vitesse et les cigares. Le troisième jour, on compta les navires rencontrés, et l'on s'étonna d'en voir si peu.

Vers le soir, un gentil garçon d'une trentaine d'années, un peu trop pâle, un peu trop maigre, avec lequel Harry causait volontiers parce qu'il était bien élevé d'abord, et ensuite parce qu'il avait fait en Italie le voyage que Harry ne ferait pas, cette fois du moins; ce voyageur, Français de naissance et cosmopolite par goût, lui demanda négligemment:

—L'homme au pardessus mastic, ce mal appris, vous savez, qui écrasait les pieds des dames sur le quai au moment du départ, est-ce que vous le connaissez?

—Très peu, répondit sincèrement Harry.

—Je ne saurais assez vous en faire mon compliment!

—Et bien... mais vous l'avez rencontré? —Non, mais vous l'avez vu? —Non, mais vous l'avez entendu? —Non, mais vous l'avez senti?

—Oh! moi!... J'ai trop voyagé pour ne pas avoir rencontré toute espèce de monde. Dans les hôtels, dans les villes d'eau, on voit de singulières gens!

—Dans quelle catégorie le classiez-vous, sans flatter? demanda Harry. —No craignez de me froisser mes sentiments intimes, qui sont totalement dépourvus de bienveillance à son endroit.

—C'est un joueur, répondit le voyageur. Je veux dire qu'il possède un tempérament de joueur. Il n'a peut-être pas en

core fait fier la carte, mais il y viendra. C'est un de ces hommes qui se marieraient dans les cinq parties du monde, sans ombre de scrupule, pourvu qu'il y ait dans chacune une jolie femme et une belle fortune.

—Ma pauvre Zita! pensa Harry. Par bonheur, il l'a dit: vous n'êtes pas mariée.

Vers le soir, la "Dordogne" qui roulait très régulièrement depuis le matin, se mit à tanguer.

La combinaison de ces deux mouvements, sur un navire de cette importance, produit quelque chose qui ressemble aux efforts d'un gigantesque tire-bouchon, dirigé par une main résolue, mais novice.

On est soi-même le tire-bouchon, emporté dans un mouvement semi-giratoire, malaisé à décrire, incomparablement plus malaisé à supporter, si rompu que l'on puisse être à ce genre d'épreuves.

La plupart des voyageurs avaient renoncé à dîner ce soir-là à la table, qu'ils d'ailleurs n'étaient guère engagés; malgré la répugnance du somnifère, force avait été d'installer les "vieux" c'est à dire les cordes tendues pour maintenir en place les verres et les bouteilles, qui à elles seules traînaient dans tous les coins.

Assis devant leurs assiettes, qu'ils maintenaient d'une main, les hommes sérieux et piquaient

de l'autre ce que les combinaisons imprévisibles des mouvements du bateau avec leurs propres gestes leur permettaient de happer au passage.

On avait reconqué au potage, aux sauces, à tout ce qui coule et se répand; boire dans un verre devenait de plus en plus problématique, et même à la table des premières, des messieurs fort bien élevés s'étaient résignés à boire au goulot de la bouteille placée devant eux.

Pas une dame n'embellissait de sa présence la grande salle presque déserte.

Harry et le jeune Français ne faisaient qu'en rire; mais d'autres, moins bien constitués, s'en allaient tristement, s'accrochant aux dossiers des fauteuils vissés au plancher, et même dans ces conditions, n'arrivaient que difficilement à gagner la porte de la salle à manger pour disparaître dans des profondeurs sinieuses.

Les corridors montaient tout à coup devant les yeux ahuris, pareils à l'échelle de Jacob, où le personnel, agrippé aux mains courantes de retour rouge rempli provisoirement des anges, puis soudain, corridor, anges et voyageurs se trouvaient précipités la tête en avant comme par un gigantesque coup de genou assés au bon endroit.

—Monsieur Désambiers, dit Harry à son voisin de table, je crois que nous allons rester malades de la situation; on n'a pas

l'air de nous disputer notre part de dîner!

—Je crois, répondit le jeune Français, que le mieux serait d'aller au fumoir avec un carafon de chartreuse.

—Allons, fit Harry, toujours de bonne humeur.

—Prenez garde, messieurs, dit le commandant, ne vous risquez pas sur le pont, il y a du danger, je vous en préviens. Les lames lourdes emportent très bien leur homme sans qu'il ait eu le temps de les voir venir.

—On sera sage, mon commandant, répondit Désambiers; nous avons bonne envie de vivre... Mais là, vraiment, entre nous, croyez-vous qu'il y ait du danger?

—Pour le navire! aucun, jamais! pour les voyageurs maladroits, tous les dangers imaginables. Vous voyez la façon dont nous roulons, sans compter... Il n'avait pas terminé cette phrase que le paquebot fut presque entièrement couché sur le côté droit; il se releva sur le champ, et l'on entendit, comme une cascade, l'énorme lame retomber par-dessus les ponts.

Le commandant jeta sa serviette et deux ou trois bonds gravit l'escaher et fut assis sur la dunette, à son poste d'honneur et de péril.

Ma cousine à mia au monde un petit garçon qui n'a pas vécu. Je ne sais s'il conviendrait à la jeune